

BULLETIN SALESIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec bien au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIÈRE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

— SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 — Marseille, Rue des Romains, 9 & Lille, 288 R. Notre-Dame —

SOMMAIRE — Avis à nos Coopérateurs — Les maux présents et Notre Dame Auxiliatrice — Une fleur sur la tombe de Mons. POSTEL — Voyage de nos Missionnaires — Histoire de l'Oratoire de St. François de Sales — Bibliographie (L'Abbé Hetsch) — *Le Moniteur de Rome* et nos missions salesiennes — L'Unité dans l'âme humaine et dans l'école catholique ou Jésus-Christ, notre âme et les études littéraires.

AVIS À NOS COOPÉRATEURS.

Nous nous faisons un devoir d'annoncer à nos Coopérateurs que cette année la fête de Notre Dame Auxiliatrice sera, par concession du Souverain Pontife, transportée au 2 juin, parce que le 24 mai se trouve être la fête de la Pentecôte. Nous espérons que, pour seconder les intentions du Souverain Pontife, tous nos amis ne manqueront pas de sanctifier, en l'honneur de la Très-Sainte Vierge Marie, le mois de mai consacré par une pieuse tradition à honorer d'un culte plus spécial la Reine des Anges et notre Mère.

LES MAUX PRÉSENTS

ET NOTRE DAME AUXILIATRICE.

La fréquence de tant de calamités publiques et privées dans ces dernières années, le pressentiment que beaucoup d'autres nous menacent dans un avenir plus ou moins éloigné, est une chose qui mérite nos plus sérieuses réflexions. Laissons les insensés déraisonner et chercher la cause de ces maux dans les phénomènes de la nature. Quant à nous, Chrétiens, remontons directement à la cause première; tournons nos regards vers Dieu.

Dieu créateur, et maître souverain de toutes choses, a imposé des lois à l'homme. Il les a gravées dans le cœur de chacun d'eux; il les a promulguées sur le haut du mont Sinaï, en présence de trois millions de témoins, et les a publiées dans le Cénacle au jour de la Pentecôte. En ce jour sa nouvelle Eglise est entrée en possession du domaine de l'univers. *Dabo tibi gentes haereditatem tuam et possessionem tuam terminos terrae* — Je te donnerai les nations en héritage et j'étendrai tes possessions jusqu'aux extrémités de la terre (1).

(1) *Psalm. II.*

Dieu exige de l'homme une obéissance absolue à ses lois; obéissance de l'intelligence, obéissance de la volonté. L'homme doit croire tout ce que Dieu a révélé par le moyen de l'Eglise, remplir toutes les obligations qu'il lui a imposées par l'intermédiaire de cette même Eglise.

Dieu, suprême législateur, ne peut tolérer que l'homme, sa créature, se mette impunément en état de rébellion contre sa volonté sainte.

Lisez les livres sacrés, étudiez l'histoire de tous les peuples, vous pourrez vous convaincre de cette vérité: que Dieu a toujours châtié par de terribles fléaux les malheureux qui, dans leur orgueil insensé, osèrent lever le front contre lui. *Le péché rend les peuples misérables.* — *Miseros facil populos peccatum* (1).

Les habitants de la terre en ont fait un foyer d'infection; parce qu'ils ont transgressé les lois, altéré le droit, détruit l'alliance éternelle. C'est pourquoi la malédiction dévorera la terre, parce que ses habitants sont devenus pécheurs. — *Terra infecta est ab habitatoribus suis; quia transgressi sunt leges, mutaverunt ius, dissipaverunt foedus sempiternum. Propter hoc maledictio vorabit terram, et peccabunt habitatores eius* (2). Dieu, dans son infinie justice, rend jusqu'à la dernière obole, aussi bien pour la récompense que pour le châtement, non seulement aux individus, mais encore à la société. Dieu fait sentir dès ici-bas sa justice aux individus, toutefois, elle n'aura son plein et entier effet que dans l'éternité; quant aux sociétés, au contraire, dont l'existence est bornée à la vie du temps, c'est sur cette terre que sa divine justice s'exerce envers elles dans toute sa rigueur.

Quelle est donc la cause des maux présents? Si nous jetons les regards autour de nous, si nous examinons comment les générations humaines se comportent envers Dieu, que voyons-nous? Non seulement le crime est triomphant et adoré sur la terre; mais il y a quelque chose d'énormément plus grave: nous assistons à un véritable défi jeté à la face de Dieu.

Ne voyons-nous pas tous les jours et dans l'univers entier: la sainte Eglise en butte aux continuels assauts d'ennemis acharnés; un déluge de romans pervers et de journaux immondes répandre à flots le blasphème et l'immoralité; tout un système organisé pour

arracher la foi du cœur de la jeunesse; les sectes hérétiques, s'enhardissant de plus en plus, étendre partout les ravages de leurs doctrines pestilentielles et homicides? N'avons nous pas assisté à la réunion de congrès, dont le but infernal était d'enlever aux mourants jusqu'à la possibilité de recourir aux Sacrements, par le moyen desquels ils auraient trouvé un refuge entre les bras de la miséricorde de Dieu? N'avons nous pas entendu couvrir d'applaudissements frénétiques quiconque a la sacrilège audace de nier la Divinité de notre adorable Sauveur? Enfin n'a-t-on pas poussé l'abomination jusqu'au comble, en chantant publiquement des hymnes à Satan et en arborant sur des étendards son exécrable image?

Et maintenant, pense-t-on que le Dieu tout puissant reculera devant les excès de sa créature révoltée contre lui?

Ecoutez la réponse qu'il a pris soin de faire lui-même par avance: — *Malheur à vous qui appelez bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien; qui prenez la lumière pour les ténèbres, et les ténèbres pour la lumière; qui donnez l'amertume pour la douceur, et la douceur pour l'amertume* (1). *Si vous refusez de m'entendre et d'accomplir tous mes commandements, si vous méprisez ma loi et ne tenez pas compte de mes jugements... Je vous châtierai sans retard... Je briserai votre orgueilleuse obstination. Si vous me résistez et me refusez encore l'obéissance, je vous accablerai d'un châtement sept fois plus rigoureux... Si vous vous obstinez dans votre entêtement au point de ne pas vous rendre encore, et de continuer à me faire la guerre, Moi aussi je vous ferai la guerre et vous traiterai avec la fureur d'un ennemi irrité... Et sa justice ne cessera d'exercer ses vengeances, dit le Seigneur, que les pécheurs n'aient confessé leurs iniquités et celles de leurs pères, par lesquelles ils m'ont offensé et m'ont déclaré la guerre* (2).

Dieu envoya Moïse à Pharaon pour lui intimier cet ordre: « Laisse aller mon peuple! » Pharaon répondit orgueilleusement: Qui est le Seigneur pour que je doive obéir à sa voix et laisser aller le peuple d'Israël? Je ne connais pas le Seigneur et ne laisserai pas aller Israël. » C'était la guerre déclarée à Dieu. Pharaon s'endurcissait de plus en plus. Dieu frappa alors l'Egypte de dix plaies terribles et ne cessa de frapper qu'au mo-

(1) *Prov.* xiv, 34.

(2) *Is.* xxiv, 5-6.

(1) *Is.* v, 20.

(2) *Levit.* xxvi.

ment où Pharaon, s'avouant vaincu, rendit honneur à Moïse et lui dit: « Partez, allez immoler des victimes à votre Dieu et priez pour moi. »

Telle est, bien clairement exposée, la cause non seulement des fléaux qui ont déjà fondu sur nous, mais, selon la parole du Souverain Pontife, de ceux plus terribles encore qui sont prêts à s'appesantir sur nos têtes.

Quel moyen nous restera donc d'échapper au péril, lorsque d'ici peu la colère de Dieu éclatera: *cum exarserit in brevi ira eius?*

— Cesser notre rébellion contre sa loi sainte, nous remettre entre ses mains avec une confiance toute filiale, et, pour obtenir cette confiance, recourir à la très-sainte Vierge Marie et invoquer son puissant secours. *Beati qui confidunt in eo. — Bienheureux ceux qui se confient en lui* (1). C'est précisément pour ce motif que la voix du Vicaire de Jésus-Christ a retenti, par trois fois déjà, jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre, pour inviter les fidèles croyants à recourir à leur Mère du Ciel, en l'invoquant tout spécialement sous le titre de Secours des Chrétiens. Abigaïl, Judith, Esther, sont autant de splendides figures par lesquelles la sainte Ecriture nous fait connaître la puissance d'intercession qu'il a plu à Dieu d'accorder à la glorieuse Reine des Cieux. La sainte Eglise Catholique la proclame: Mère de miséricorde! notre vie, notre douceur, notre espérance. Elle est notre Mère, nous sommes ses enfants. Mais elle est aussi la Mère de Jésus-Christ; c'est-à-dire qu'étant la Mère de Celui qui est la voie, la vérité et la vie, elle est la source de toutes les grâces, de toutes les miséricordes, disposée à les répandre avec abondance sur ceux qui la prient avec foi et amour.

Nous faisons donc les plus vives instances auprès de nos Coopérateurs et Coopératrices pour qu'ils célèbrent avec une dévotion et une ferveur spéciales la fête et la neuvaine de Notre-Dame Auxiliatrice. C'est d'elle que nous devons attendre tous les secours dont nous avons un si pressant besoin; c'est elle qui nous défendra contre tous les dangers.

N'est-elle pas la cité de refuge, la tour de David, le port assuré auquel nous aspirons sur cette mer orageuse? Quelle que soit notre indignité, elle ne doit pas nous empêcher d'aller à Elle avec confiance. « O Marie, s'écrie St. Bonaventure, le pécheur, fût-il devenu le rebut du monde entier, ne vous fait point horreur; vous l'accueillez avec une

tendresse vraiment maternelle, et vous ne l'abandonnez pas sans l'avoir réconcilié avec son terrible Juge » (1).

Que nos âmes célèbrent donc par des hymnes d'admiration, de louange, d'éternelle bénédiction, l'ineffable bonté de Dieu qui a ménagé à notre misère un asile aussi précieux. Confiance, confiance pleine et entière, confiance constante en Marie, et, si nous sommes fidèles à l'invoquer, elle éloignera de notre tête les divins châtements.

Une fleur sur la tombe de Mons. POSTEL.

Nos chers Coopérateurs ont vu, dans notre *Bulletin* du mois de mars, comment Mgr. Postel a été douloureusement ravi à notre affection le 7 février dernier au moment où il se disposait, avec sa bienveillance habituelle, à nous faire entendre encore une fois sa parole aimée.

Nous sommes certains que nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître les quelques détails biographiques qui suivent; nous sommes heureux de payer ainsi à la mémoire vénérée de l'illustre défunt ce faible tribut de notre reconnaissance.

Monseigneur Postel naquit à Couterne (Orne) le 22 février 1823. Il fut élevé au petit séminaire de Paris. Au séminaire de Saint-Sulpice il eut pour condisciple monseigneur de Ségur et Ernest Renan. Il fut successivement vicaire de l'abbaye aux bois et de St. Thomas d'Aquin, docteur en théologie, chanoine honoraire de Nancy, missionnaire apostolique et vicaire général en Algérie où il demeura quelque temps. Il fut à Rome précepteur des enfants du prince Borghese. Il aurait eu certainement le droit d'aspirer aux charges les plus honorables; il préféra se retirer à Nice, à cause du peu de santé du fils unique de son frère défunt, jeune homme auquel il prodiguait une affection et des soins paternels.

Dans ces dernières années, le Souverain Pontife, jaloux de récompenser les services de monseigneur Postel et d'honorer son vaste savoir et son dévouement à la chaire de St.-Pierre, le nomma protonotaire apostolique et son camérier secret.

Infatigable travailleur, celui que nous pleurons a publié plus de cent volumes: quelques-uns, destinés au clergé, sont écrits en langue latine. Il a légué de plus à monseigneur Foulon, archevêque de Besançon, dix-neuf volumes manuscrits de mémoires inédits. Il maniait la parole avec autant d'habileté que la plume. On le vit occuper avec honneur les premières chaires; jamais il ne sut refuser une invitation à prêcher.

Amo délicate et affectueuse, il aimait à s'entourer d'esprits distingués et à cultiver leur amitié. Sa nature eût été violente; mais, à l'exemple

(1) *Psaln.* II, 13.

(1) *In Psalt.*

de Saint François de Sales, il avait su si bien maîtriser ses inclinations, qu'il s'était approprié la douceur aimable du saint Evêque de Genève. La médisance et la susceptibilité lui furent toujours également inconnues; il se montra toujours le soutien du faible et l'ami dévoué du pauvre et de l'ignorant. Pendant sa jeunesse, il habita la Sicile; il demeura dans la suite quelques années à Lisbonne, en qualité d'aumônier de l'ambassade de France. Partout, sur son passage, il fit toujours bénir le nom de sa patrie. Toujours actif, il ne savait pas ce que l'on pouvait appeler prendre du repos; il est mort sur la brèche, au moment même où il se disposait à s'en aller tenir la place de Dom Bosco et faire aux Coopérateurs salésiens la conférence accoutumée.

Sa mort a été soudaine, mais on ne pourrait la dire imprévue. A chacun des moments de sa vie, il en envisagea le terme et se tint toujours préparé au grand voyage de l'éternité. Son testament nous découvre les sentiments intimes de son âme et l'extrême attention qu'il apportait aux moindres circonstances de ses actions.

Il professe hautement sa soumission filiale à la Sainte Eglise catholique, il dit toute sa reconnaissance envers cette Eglise, à laquelle il reconnaît devoir tout ce qu'il possède dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel; il demande humblement pardon à tous ceux qu'il aurait pu scandaliser ou bien offenser, peut-être, en quelque manière que ce puisse être. Il n'a garde d'oublier les pauvres et les institutions pieuses auxquels il fut toujours cordialement dévoué.

Lui-même avait composé son épitaphe; elle se termine par ces paroles tirées de la Sainte Ecriture :

DEUS MEUS ADHAESIT ANIMA MEA POST TE.
ET NUNC QUAE EST EXPECTATIO MEA?
NONNE DOMINUS ?

IPSE EVELLETT DE LAQUEO PEDES MEOS.

« Oh mon Dieu, mon âme s'est attachée à votre suite. Et maintenant, quelle est mon attente? — N'est-ce pas le Seigneur? — Lui-même délivrera mes pieds du filet de l'ennemi. »

Il clot son testament en demandant avec les plus vives instances les prières de ceux qu'il allait attendre dans le sein de Dieu.

Chers Coopérateurs, au nom de la reconnaissance et de l'amitié, n'oublions pas cette demande et prions Dieu d'assurer le repos éternel, le rafraîchissement et la paix à cette âme qu'il avait prévenue de tant et de si glorieuses marques de sa divine bonté.

VOYAGE DE NOS MISSIONNAIRES.

Nous nous faisons un devoir de publier quelques lettres et dépêches qui marquent les diverses phases et particularités du voyage de Monseigneur Cagliero et de ses compagnons.

Barcelone.

Talleres Salesianos, Barcelona, Sarrià.

TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE DOM BOSCO,

Je vous écris ces quelques lignes dans la certitude qu'elles vous procureront une grande consolation. Notre maison de l'Enfant-Jésus poursuit son développement d'une façon normale. Nos élèves sont vifs, intelligents, très-actifs et font des progrès inespérés dans les lettres et dans les arts et métiers. La piété fleurit de plus en plus dans leurs âmes ardentes, et le désir de voir enfin votre Révérence arriver à Barcelone est un puissant stimulant à leur avancement dans la vertu. Ces chers enfants espèrent, en effet, qu'un jour ou l'autre Dom Bosco viendra visiter cette maison qui est la sienne. Ils disent : de Marseille à Barcelone il n'y a pas une bien grande distance, et nous prions tant le Seigneur qu'il accordera à D. Bosco de pouvoir faire ce voyage sans dommage pour sa santé. Si Dom Bosco venait, il verrait quelles fêtes joyeuses et combien, sans le connaître personnellement, l'aiment ces braves enfants.

Dom Bosco seul peut s'imaginer ce qu'est notre travail, parce qu'il connaît par expérience les difficultés que présente une nouvelle fondation au milieu d'un peuple exigeant par instinct, et auquel nous étions étrangers. Mais par la grâce de Dieu, avec le secours de la prière, des prières de nos amis, et particulièrement de celles de notre bien-aimé père Dom Bosco, nous avons vaincu les difficultés et triomphé de tous les obstacles.

Il est vrai qu'au milieu des travaux et des peines, nous avons éprouvé aussi des joies et des consolations indicibles. L'union de cœur avec tous ceux qui nous entourent, confrères et autres, vaut mieux que toutes les richesses et les félicités du monde. Notre établissement a pris un tel développement, après une existence de dix mois seulement, que tous ceux qui nous connaissent en sont émerveillés. Les Evêques eux-mêmes et les chefs de l'administration publique de ces contrées se font un plaisir de venir nous visiter, afin de juger par leurs propres yeux des merveilles que la divine Providence a opérées en faveur de nos œuvres.

Enfin, dans ces derniers jours, la visite de Monseigneur Cagliero a été pour nous une de ces heureuses circonstances qui font époque dans la vie, qui versent dans les cœurs un nouveau courage et une plus grande confiance dans le succès des œuvres entreprises.

Ayant appris que Monseigneur devait arriver hier matin dans notre port sur la *Bourgoigne*, quelques uns d'entre nous avec Mr. l'abbé Narcisse Pascal, nous fûmes l'attendre sur la jétée. En effet, à 7 heures le vapeur apparaissait à l'horizon et, à 8 heures, il entra dans le port. Nous allâmes attendre devant le bâtiment de libre passage et, après les formalités d'usage, je pus gravir l'échelle, baiser l'anneau de Monseigneur et embrasser nos chers missionnaires. Après avoir

pris avec le commandant les dispositions nécessaires, nous descendîmes dans les barques préparées pour nous recevoir et nous transporter à terre, où nous attendaient les voitures. Monseigneur, son secrétaire et moi nous nous rendîmes à la maison de Madame Dorothee, notre insigne bienfaitrice, où les Sœurs de Marie Auxiliatrice nous avaient précédé, accompagnées par Monsieur l'abbé Narcisso. Tous les autres s'étaient rendus directement à notre maison de Sarria, nous les y rejoignîmes tous, après avoir célébré la sainte Messe, dans la maison de cette illustre dame.

Monseigneur visita minutieusement notre église, les ateliers, les dortoirs, les classes internes et externes, le jardin, la salle de récréation et le théâtre. Notre bienfaitrice accompagnait les sœurs et elle n'aurait plus voulu les laisser partir pour l'Amérique, mais les garder auprès d'elle. Monseigneur témoigna sa satisfaction et fut émerveillé de ce qui s'est fait dans cette nouvelle maison. Après le dîner, il adressa quelques paroles à nos enfants, les bénit et bénit avec eux les Coopérateurs qui avaient pu se réunir en un si court laps de temps.

Avant le soir, les missionnaires furent de retour à bord, et la *Bourgogne* ne tarda pas à s'avancer vers la haute mer. C'est un excellent navire, fin et rapide. Tout le monde est en bonne santé. Monseigneur a un peu souffert pendant la première nuit qui suivit le départ de Marseille, mais à son arrivée à Barcelone, les douleurs d'estomac avaient disparu.

Nous demandons à Marie Auxiliatrice d'aider nos chers confrères à soutenir les fatigues d'un aussi long voyage.

Voilà, mon cher Père, ce que j'avais à vous dire au sujet de notre maison et de nos missionnaires. Aurai-je bientôt le bonheur de vous voir? Puis-je espérer que les désirs de nos enfants et de nos Coopérateurs de vous voir à Barcelone seront exaucés? Que le Seigneur dans sa bonté daigne nous accorder une faveur aussi signalée.

En attendant cet heureux jour, recommandez nous au Seigneur et, avec tous mes confrères et nos enfants daignez bénir

Votre bien dévoué et très-affectionné fils
Abbé G. BRANDA.

Sarria, 16 février 1885.

Saint Vincent.

Avec l'assistance de la Vierge Immaculée, nos chers voyageurs poursuivant leur route arrivèrent à l'île St. Vincent. La Société générale des transports Maritimes à vapeur, avec cette aimable courtoisie qui distingue tous ses administrateurs; et de laquelle nous nous montrerons toujours reconnaissants, transmettait en ces termes le 25 février à Dom Albéra, Directeur de l'Oratoire St. Léon à Marseille la nouvelle de cette arrivée:

« Nous avons l'honneur de vous annoncer que le vapeur la *Bourgogne* est arrivé hier matin à St. Vincent (île du Cap Vert). Il a quitté

» ce port le même jour à minuit, se dirigeant
» directement vers Montevideo.
« Tout va bien à bord.
« Veuillez agréer, mon Rev. Père, l'assurance
» de notre considération distinguée.

Pour le Comité de direction.
L'Administrateur Directeur. »

Au milieu de l'Océan.

Heureux de cette communication, nous désirions toutefois avoir des nouvelles plus détaillées de nos amis, et nous reçûmes le 10 mars la lettre suivante :

Océan Atlantique, Zône torride, 27 février 1885.

TRÈS-RÉVÉREND ET TRÈS-CHER DIRECTEUR,

Si vous voulez que je vous écrive comme nous en sommes convenus, il faut que vous me permettiez de le faire à bâtons rompus, en peu de mots et avec une calligraphie baroque, autrement il me faudrait y renoncer. Celui qui n'étant pas habitué à la mer, veut se mettre à réfléchir un peu et chercher à extraire de son cerveau des idées claires, belles et bien liées, trouve que la tête lui échappe ou, du moins, lui sert à peu de chose. Je ne parle pas de la sueur qui coule à grosses gouttes du front dans cette atmosphère de feu, in de la main que les mouvements du bâtiment, font trembler comme celle d'un octogénaire. Mais il me faut m'acquitter d'une fatale promesse et je me résigne à écrire. Je vous dirai donc que nous allons très-bien, mais après avoir été très-mal pendant cinq ou six jours consécutifs. Les deux premiers jours de notre voyage furent beaux; nous étions toujours parmi nos confrères, amis et connaissances; nous quittions à peine ceux de Marseille que le lendemain nous nous trouvions entre les bras de ceux de Barcelone, réconfortés par l'amabilité et la courtoisie de nos Coopérateurs et Coopératrices de cette ville. Puis, sur le navire, nous étions réunis, première et seconde classe ensemble, à table, à la promenade, dans la salle de récréation et de repos, sans être aucunement mêlés aux autres passagers, étant suffisamment nombreux pour occuper toutes les places qui avaient été gracieusement mises à notre disposition par la Société des transports maritimes. Ce fut une vraie providence. On peut dire que les pratiques de piété s'observaient comme dans nos maisons. Tout allait donc au mieux, lorsque, dans la Méditerranée même, à peu de lieues du détroit de Gibraltar, commença le mauvais temps. La mer devint houleuse à l'improviste, et les vagues soulevées par les vents furieux vinrent battre l'avant de notre navire; le ciel s'obscurcit, la pluie se mit à tomber par torrents pendant plusieurs heures du jour et pendant toute la nuit, nous contraignant à rentrer tous dans nos cabines. Cela commençait à mal faire, on allait très-doucement, parce que le vent nous était contraire, le plus grand nombre d'entre nous étaient malades et quelques uns souffraient horriblement; et puis nous

approchions de la passe du détroit, où sont à craindre les abordages avec les nombreux navires qui arrivent de l'Océan, surtout par un temps obscur, comme il l'était alors. C'était-là le plus grand danger auquel nous fussions exposés, nous y échappâmes heureusement, grâce à l'habileté et à la prudence du Commandant, et le matin du 17 nous étions en plein Océan; nous n'avions plus à craindre les écueils ou les bancs de sable, ni les abordages du détroit de Gibraltar, mais nous avions en perspective un temps affreux; peut-être une tempête. Plusieurs, en effet, veulent que nous ayons réellement essayé une tempête; mais moi qui ai vu bien pire et qui me suis trouvé il y a sept ans sur un petit vapeur, le fameux Sainte Rose, où nous étions le jouet des flots et des vents, avec le gouvernail rompu, les voiles enlevées, la quille trouée en plusieurs endroits, et cela pendant trois jours et trois nuits, je n'ose pas appeler une tempête notre dernière aventure de mer. Quoiqu'il en soit, nous avons bien dansé dans tous les sens; il y eut une grande quantité de *feux d'artifice* exécutés sans aucune intervention de la pyrotechnie.

Tout ce bouleversement commença justement le premier jour de Carême et, comme je l'ai déjà dit, dura plusieurs jours. Quelques uns de nos compagnons faisaient vraiment pitié, on les aurait pris pour autant de cadavres; tel fut qui récita le *Miserere*, le *Deprofundis* et finit par un acte de contrition dit de tout cœur, se croyant réellement sur le point de rendre le dernier soupir. Le seul d'entre les prêtres qui n'ait éprouvé aucun malaise fut Dom Ange Savio, et ce fut une vraie providence. Un très grand nombre des 700 passagers de troisième classe souffraient beaucoup: étendus sur leurs pauvres lits, ils refusaient toute nourriture en disant que leur estomac ne pouvait rien garder. Dom Savio en trouva quelques uns qui, dans l'espace de quatre jours, n'avaient même pas pris une goutte d'eau. Il les consolait par de douces et encourageantes paroles, les engageant à souffrir avec patience et à prendre quelque nourriture afin de ne pas se laisser trop affaiblir, puis il leur assurait que le mauvais temps allait bientôt cesser pour faire place au calme. De cette façon il en consola et ranima un certain nombre. Deux de nos abbés furent également exempts du malaise général et se firent nos infirmiers. Les sœurs résistèrent plus ou moins et quelques unes avec un véritable courage. Aucun d'entre nous, néanmoins, ne perdit rien de la gaieté et du contentement que nous avions emportés de Turin. Je ne saurais passer sous silence toutes les délicates attentions qui nous ont été prodiguées, non seulement par le commandant Allemand, mais par tous les officiers en général; ces Messieurs ont eu, pour Monseigneur particulièrement, tous les égards possibles. Le commandant est le vrai type de l'homme de mer: tout attention, veillant à l'ordre et à la discipline, mais plein d'affabilité et d'affectueuse condescendance. Nous ne pourrions jamais lui témoigner à notre gré assez de reconnaissance.

Monseigneur savait déjà par expérience ce qu'il

aurait à souffrir, mais ses précédents voyages l'avaient aguerri contre le mal de mer, et il souffrit beaucoup moins que je ne me l'étais imaginé et qu'il le craignait lui-même. Maintenant tout a pris une autre face; il n'y a personne au lit; presque tous obéissent volontiers au son de la cloche qui nous invite à déjeuner ou à dîner; la joie a reparu sur les fronts de tous les passagers; en résumé on se sent vivre, espérons que ce calme continuera jusqu'à notre arrivée à Buenos-Ayres.

Pendant la bourrasque, il fut impossible de célébrer la sainte Messe, comme cela avait eu lieu les jours précédents et comme tout le monde le désirait. Ce fut là notre unique douleur, de ne pouvoir nous nourrir du pain des forts, de la sainte Eucharistie.

En revanche avant-hier, dimanche, la sainte Messe fut célébrée sur le pont; tous les officiers du bord y assistaient en grand uniforme avec tous les passagers. La mer était relativement calme et le temps très-beau. Nous étions entrés dans la zone torride, mais sans nous en apercevoir, parce qu'il soufflait une brise rafraîchissante, qui ranimait les forces. Monseigneur Cagliero célébra lui-même, assisté de ses cinq prêtres et servi par les abbés. Les sœurs occupaient les premières places. Le soussigné, placé dans un coin, faisait tous ses efforts pour tirer d'un petit harmonium des accords plus ou moins mélodieux, autant que le permettait le mouvement continu de notre petite île flottante. Qu'il me suffise de vous dire que moi aussi j'avais 4 assistants dans ma fonction musicale: un de chaque côté me tenait pour m'empêcher de tomber; un troisième tenait l'*harmonium* pour qu'il ne fit pas la culbute, bien qu'il fût attaché; un quatrième me tenait le livre pour que le vent ne l'emportât pas au large. Tout s'accomplit avec un ordre parfait et à notre entière satisfaction, comme à celle des nombreux passagers.

Qu'il était beau et émouvant de voir toute cette multitude de croyants adorer à deux genoux Jésus descendu entre les mains de son ministre; les prières qui se sont élevées de ces cœurs sincères et chrétiens encore doivent avoir été bien ferventes surtout après le péril dont j'ai parlé plus haut. Quelles bonnes méditations on fait en pareille circonstance, même sans s'être proposé de méditer! Et alors naturellement on éprouve le besoin de prier. Les livres ne sont pas nécessaires. Le ciel, la mer, la grandeur, la majesté toute puissante de Dieu, le néant de l'homme: voilà les pensées qui s'emparent de l'âme et l'occupent tout entière.

Pendant le mauvais temps il fallut interrompre, et pour cause, les catéchismes qui avaient été commencés; mais aujourd'hui ils sont repris et pendant que j'écris, j'entends des voix enfantines balbutient le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Credo* etc., et il en sera ainsi jusqu'à la fin du voyage, car Monseigneur, avant de prendre terre désirerait faire à bord une cérémonie de grande importance, à savoir la première communion générale des garçons et des filles qui ne l'ont pas encore faite, et ensuite administrer le Sacrement de la Confirmation à tous ceux qui ne l'auraient

pas encore reçu. Espérons que tout réussira à sou-
hait et, en temps opportun, je vous en donnerai
des nouvelles après notre arrivée à Buenos-Ayres
où, s'il plaît à Dieu, nous arriverons dans 12 ou
13 jours. Mais je vous ai dit que je serais bref
et je termine, d'autant plus que nous sommes en
vue de l'île St. Vincent et de ses sauvages beau-
tés décrites par Monseigneur Cagliero en 1875.

Remerciez au nom de Monseigneur, des Mis-
sionnaires et des Sœurs, notre bien cher père Dom
Bosco, les supérieurs, les jeunes-gens de l'O-
ratoire, les Coopérateurs et Coopératrices des
prières qu'ils ont faites pour nous et recomman-
dez leur à tous de les continuer encore, afin qu'a-
près avoir commencé notre voyage plus ou moins
bien, nous puissions le terminer le plus heureuse-
ment possible.

Quant à nous, nous prions toujours pour nos
amis d'Europe. Chaque jour, si nous ne parlons
pas de l'Oratoire, il est certain que nous nous y
transportons par la pensée; nous ne pouvons l'ou-
blier pas plus que tout ce que nous avons aban-
donné volontairement pour aller conquérir des
âmes à Jésus-Christ. Séparés de corps, mais unis
en esprit, de loin comme de près, de jour et de
nuit, nous sommes toujours ensemble; nous sen-
tons croître de plus en plus notre allégresse et le
désir qui nous presse de nous trouver bientôt au
milieu du champ de nos missions.

Adieu, adieu. Souvenez-vous de moi dans vos
prières et croyez moi toujours

Votre bien affectionné dans le Seigneur
Dom EVASIO RABAGLIATI.

Montevideo.

Enfin, après quelques autres jours d'attente, le
14 mars, une dépêche télégraphique nous appor-
tait la nouvelle désirée :

Turin de Montevideo, 13 mars 10,35 du soir.

« Arrivés heureusement.

CAGLIERO. »

Que le Seigneur soit béni et remercié !

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE ST. FRANÇOIS DE SALES.

Deuxième partie.

CHAPITRE XIV.

Le bien sort du mal — La petit séminaire de Gi-
aveno — Bonne conduite des jeunes-gens — Saintes
industries — Chasseurs et pêcheurs d'âmes — Le
mois de Marie — L'âge d'or — Chute de la foudre
— Protection du ciel — Un plaisant réveil — Ac-
tions de grâces — Insultes et mensonges de la
Gazzetta del Popolo — Le paratonnerre.

A quelque chose malheur est bon, dit un pro-
verbe. L'apôtre St. Paul nous assure aussi que
toutes choses se tournent à l'avantage de ceux qui

aiment Dieu. *Diligentibus Deum omnia cooperan-
tur in bonum.* Notre Oratoire a pu lui aussi con-
naître par expérience la vérité de ces paroles. Les
perquisitions du gouvernement rappelées ci-dessus
et les lâches assauts de la mauvaise presse fini-
rent par nous faire beaucoup de bien. Ces actes
odieux et retentissants firent mieux connaître Dom
Bosco et son œuvre, ils lui gagnèrent toutes les
sympathies des honnêtes gens. Aux autorités pu-
bliques elles-mêmes ils fournirent tout à la fois
l'occasion et le moyen de se convaincre qu'elles
n'avaient rien à craindre de l'esprit de D. Bosco
et de sa politique. Car cette politique était pré-
cisément de n'en point avoir et de se tenir abso-
lument en dehors de toute question politique. Aussi
les autorités lui firent adresser de tous les côtés
un si grand nombre d'enfants, que leur nombre
ne tarda pas à s'élever de cinq cents jusqu'à six
cents et bientôt après à sept cents. Notre Ora-
toire devint comme un peuple d'enfants de la plus
belle espérance pour l'Eglise et la société civile.
Non seulement les curés, les maires, les préfets
ou intendants, mais les ministres même du roi se
mirent à nous envoyer en grand nombre les fils
de leurs employés défunts et d'autres personnes
qui recouraient au gouvernement, afin d'obtenir
un asile dans quelque institution pieuse.

Nous avons entre les mains, à cette date, bien
des lettres du ministre Farini lui-même et de ses
secrétaires, lettres dont l'objet est de recomman-
der à Dom Bosco des enfants orphelins ou abandon-
nés. Ces recommandations sont accompagnées d'ex-
pressions du plus haut éloge et de promesses de
subside à donner à l'œuvre de l'Oratoire. Ainsi ce
même ministre qui, peu de mois auparavant, avait
lancé l'ordre de sévères perquisitions contre Dom
Bosco et notre Oratoire, avait conçu depuis pour
nous une telle estime qu'il paraissait ne plus trouver
dans tout l'Etat italien ni des personnes, ni des
lieux plus sûrs pour leur confier ses protégés.

Ce fut là pour nous un très-fort appui dans ces
temps, où il suffisait qu'une institution, quelque
bonne d'ailleurs qu'elle pût être, se trouvât mal
vue par le gouvernement ou lui fût suspecte pour
l'exposer aussitôt à des guerres atroces et au pé-
ril de succomber aux violences de quiconque tenait
une épée ou maniait une plume.

C'est ainsi que la divine bonté tirait pour nous
le bien du mal et nous donnait une compensation
des tribulations que nous avions dû souffrir.

Nous eûmes aussi sur ces entrefaites une autre
raison de nous rassurer encore et de nous fortifier
dans notre espoir en l'avenir de notre Oratoire.
Je veux parler de la résurrection du petit Sémi-
naire de Giaveno, résurrection opérée par les soins
de Dom Bosco et par le moyen du personnel tiré
de notre Oratoire pour y être envoyé.

Ce petit séminaire, fondé peu de temps après
le Concile de Trente et conformément à ses sages
décrets, avait été, pendant près de trois siècles,
la pépinière féconde du clergé, d'abord de celui de
l'abbaye de St. Michel de la Chiusa, à laquelle
il appartenait, et ensuite de l'archidiocèse de Tu-
rin, auquel on l'avait incorporé sur le commen-
cement de ce siècle.

Dans ces dernières années, le nombre des élèves avait tellement diminué que, réduit à un seul pensionnaire, cette maison d'éducation était sur le point de se voir fermée et engloutie par le gouvernement.

L'Archevêque de Turin, Monseigneur Franzoni, souffrait beaucoup d'une telle situation. Il eut la pensée de confier la direction de cette maison à Dom Bosco. Monseigneur avait la ferme confiance que la réputation de Dom Bosco et les travaux de ses fils rappelleraient cet institut à la vie la plus florissante et le conserveraient ainsi à l'Église.

En conséquence, du lieu de son exil, Monseigneur écrivit à M. le chanoine Célestin Fissore, alors son vicaire général et maintenant Archevêque de Verceil, pour le charger d'offrir en son nom ce petit séminaire à Dom Bosco, avec prière de l'accepter.

Notre bon Père, qui regardo comme des lois, non seulement les ordres mais jusqu'aux simples désirs de ses supérieurs ecclésiastiques, accepta de grand cœur cette offre, tout joyeux de pouvoir de cette manière coopérer encore plus au bien de notre archidiocèse.

Les espérances que l'on avait conçues ne furent point trompées. A peine le public eut-il connu que Dom Bosco se chargeait du petit séminaire de Giaveno, les demandes d'admission de jeunes gens commencèrent à pleuvoir de toutes parts; plusieurs élèves furent aussi détachés de notre Oratoire pour y être envoyés.

A l'approche de l'ouverture de l'année scolaire 1860-61, Dom Bosco expédia dans cette nouvelle maison le personnel qu'il avait choisi. Dom Bosco n'avait alors à sa disposition qu'un seul prêtre, Dom Victor Alasonatti, dont la présence était indispensable au milieu de nous. En conséquence, avec le consentement de l'Archevêché, Dom Bosco chargea de la direction un respectable prêtre Dom Jean Grassino, aujourd'hui curé de Scalenghe, et lui donna pour le seconder quelques abbés d'une vertu exemplaire.

Sous cette direction et cette administration, grâce à la discipline et à la méthode d'éducation en usage à l'Oratoire, le petit Séminaire de Giaveno eut pris bientôt une marche si heureuse que dans le cours même, et surtout à la fin de la première année, D. Bosco put en recevoir les rapports le plus consolants et quant au nombre des élèves et quant à la conduite morale tenue par eux ainsi que par l'heureux résultat des examens.

Parmi les personnes qui eurent le plus à se réjouir d'un semblable résultat se trouvait M. le docteur en théologie Arduino, chanoine et curé de Giaveno. Ce bon prêtre déplorait profondément le dépérissement de cet institut, autrefois la gloire et les délices de sa population. Lorsqu'il apprit que Dom Bosco se chargeait de cette œuvre, il dit que s'il réussissait à porter à cinquante le nombre des élèves, il ne manquerait pas de faire placer son portrait auprès de ceux des plus insignes bienfaiteurs du Séminaire et de la petite ville. L'événement surpassa de beaucoup son attente et celle de tous; le nombre des enfants monta tout

d'abord jusqu'à cent, pour s'élever ensuite au delà de deux cents. Témoin oculaire de ce fait, le bon Chanoine s'écria: « Ce n'est plus seulement un portrait, c'est une statue que nous devons à Dom Bosco. »

D. Bosco n'ambitionnait ni l'un ni l'autre de ces honneurs. Tout au contraire, satisfait d'avoir pu conserver à l'archidiocèse un institut de si grandes espérances, il se retirait, deux ans après, de la direction et administration du petit Séminaire et rappelait dans notre Oratoire le personnel qui préférait s'y trouver occupé d'autres œuvres de religion et de charité sous la bannière de St. François de Sales.

Cependant, l'année 1860 finissait et l'aurore de 1861 s'annonçait sous de beaux auspices.

Nos Oratoires festifs placés aux trois points principaux de la ville, étaient des plus fréquentés; notre Oratoire de Valdocco était comble de jeunes internes dont on admirait la piété et les bonnes mœurs. Dans leur nombre se trouvait même des enfants, artisans ou étudiants dont la vertu rappelait tous les traits de la vie de Savio Domenico et qui renouvelaient auprès de nous les œuvres merveilleuses et, nous dirions volontiers, surnaturelles de cet angélique compagnon et ami.

Les jeunes-gens s'aimaient tous comme des frères; les rixes étaient inconnues, inconnues aussi les discordes et les dissentiments. Tous formaient, pour ainsi dire, un seul cœur et une seule âme pour aimer Dieu et donner des consécutions à Dom Bosco. L'application de tous à tenir une bonne conduite au point de vue moral comme au point de vue religieux était tel, qu'à la fin de chaque semaine, à la lecture publique des notes données à chacun par les maîtres et surveillants, sur dix points à obtenir pour avoir la note la plus élevée, il arrivait rarement d'entendre prononcer un neuf, parce que tous avaient mérité dix. C'est-à-dire nul ne donnait aucun motif à la plainte la plus légère, ni pour la piété, ni pour l'étude, ni pour la classe, l'atelier, le dortoir, la récréation, etc., etc.

La note neuf c'est-à-dire celle indiquant une conduite seulement *presque très-bonne* était si redoutée que lorsqu'un jeune élève l'avait méritée plus par légèreté que par mauvais vouloir, il en pleurait amèrement, et le plus souvent ne recevait plus jamais une pareille note dans tout le cours de l'année.

Il est vrai de dire que cette émulation, cet état de choses si enviables étaient dus en partie à l'influence de divers faits extraordinaires dont il ne nous est pas permis de parler ici; mais le zèle et les saintes industries de notre directeur et de ses auxiliaires y eurent aussi une très-grande part.

Presque toujours, après le dîner et après le souper, Dom Bosco se trouvait en récréation au milieu de nous.

Tantôt debout, tantôt assis sur une planche, ou même sur la terre nue, entouré toujours d'un large cercle d'enfants, il faisait nos délices par le récit d'histoires agréables et d'exemples édifiants. Parfois, il adressait un encouragement à tel ou tel

qu'il savait en avoir besoin ; d'autres fois il disait confidentiellement quelques mots à l'oreille d'un autre ; et cependant les enfants se renouvelaient sans cesse autour de lui et se disputaient le plaisir de l'approcher de plus près ; il arrivait ainsi que tous ou presque tous se trouvaient avoir reçu de leur bon père quelques bonnes paroles qui leur donnaient ou leur conservaient la vie, telle la becquée que les poussins reçoivent de leur tendre mère.

D'autres fois, il faisait appeler auprès de lui, et s'en allait lui-même chercher tel ou tel enfant qu'il savait avoir plus ou moins besoin d'être un peu remué pour se porter au bien ou s'éloigner du mal ; puis, en tête-à-tête, avec une innarrable bonté, il lui disait quelques paroles, qui faisaient dans son cœur plus d'effet que toute une longue retraite.

Le soir, après la prière et le petit mot dont nous avons parlé, les enfants se pressaient autour de leur père adoptif pour lui souhaiter une bonne nuit, lui exposer un doute ou lui demander un conseil ; Dom Bosco s'empressait de profiter de l'occasion et donnait à chacun une parole que l'on gardait comme un trésor et pratiquait avec la plus grande fidélité. Dom Bosco, dès les premières années de l'Oratoire, avait introduit dans ses rapports avec nous, toutes ces pieuses et charitables industries, mais l'expérience maintenant acquise de l'utilité de leurs salutaires effets, l'avait conduit à en user encore beaucoup plus fréquemment que par le passé pendant tout le cours de cette année. Ce fut là pour nous un immense avantage.

Dom Alasonatti, préfet de la maison et notre second père, n'avait pas, comme Dom Bosco, le don de la parole, mais il travaillait d'une autre manière à notre bien.

Il veillait à ce que des abus ne s'introduisissent pas au milieu de nous. Il prenait sur lui l'office toujours pénible de faire des réprimandes, au besoin même des menaces et même, lorsqu'il le fallait, d'infliger de légers châtements afin de suppléer à l'inefficacité des moyens plus doux de persuasion, lorsque ces moyens, auprès de quelques caractères indociles et rebelles n'avaient pu réussir à conduire au résultat désiré. Il exerçait d'ailleurs ces fonctions disciplinaires avec tant de charité, de calme et de discrétion, qu'il réussissait à se faire craindre, mais sans se faire haïr, parce qu'il savait mêler le doux à l'amer, unir la mansuétude à la force, associer la miséricorde et la bienveillance aux jugements rigoureux et aux châtements.

Jaloux avant tout de la vérité, il examinait le fait avec attention et prudence, il faisait parler le coupable et se gardait de recourir aux reproches, lorsqu'il n'y avait lieu qu'à donner un avis ; et lorsque le reproche pouvait suffire, il n'en venait jamais à la menace ou aux châtements, fidèle à suivre la règle donnée par Dieu même dans ces paroles : *Pro mensura peccati erit et plagiarum modus*, « la gravité du châtement sera mesurée sur celle de la faute. »

Dans tous les cas, il montrait toujours qu'il n'agissait point par antipathie, mais par bienveil-

lance ; non par caprice ou par ressentiment, mais par devoir et dans le désir de faire du bien au coupable.

D'autres auxiliaires de Dom Bosco travaillaient aussi pendant la récréation à perfectionner notre conduite et notre bonne éducation. Ces auxiliaires précieux étaient les abbés, les professeurs, les chefs d'ateliers et les autres surveillants. Plusieurs jeunes-gens les aidaient dans ce travail, heureux de suivre les traces de Savio Domenico et de se consacrer à son exemple, à la chasse et à la pêche spirituelle des âmes.

Tous, répandus çà et là, prenaient part aux divertissements et se faisaient l'âme de tous jeux avec tant d'entrain, tant de vie et de joyeuse activité que les plus avides de divertissements pouvaient en être jaloux. Quiconque eût ignoré la pieuse intention et le noble but de ces jeunes-gens et de ces abbés les eût taxés sans doute de dissipation et d'oubli de leur propre décorum. C'eût été se tromper lourdement. Ces braves cœurs cherchaient à mettre de l'animation, de la chaleur même dans la récréation pour lui donner du prix aux yeux des autres et y attirer aussi les endormis, pour secouer leur paresse et leur mélancolie, afin d'arriver ainsi à développer en eux la vie physique et morale. Ils se faisaient les chefs et les boute-entrain des jeux pour les dominer et en devenir en quelque sorte les arbitres, afin, s'il survenait quelque contestation, de s'accorder amiablement pour empêcher entre les jeunes-gens toute dispute, toute discussion, toute voie de fait, c'est-à-dire pour empêcher l'offense de Dieu. Sans doute, ils sacrifiaient bien des heures à cet exercice et souvent c'était là pour eux un grand sacrifice et le fruit d'une abnégation aussi méritoire que pénible, mais ils étaient heureux de pouvoir en cette manière faire du bien aux enfants et arriver aussi à les mieux connaître dans leur caractère, leurs qualités et leurs défauts, afin de pouvoir, au besoin, saisir adroitement l'occasion de leur adresser quelques salutaires paroles.

Tandis que les uns s'occupaient ainsi des divertissements pris en commun, d'autres se répandaient dans la cour, et s'ils voyaient quelque enfant rester solitaire, ils l'invitaient à se divertir ou bien à promener avec eux, et cela toujours dans l'intention d'établir chez tous une honnête gaieté comme aussi d'avoir une heureuse occasion pour donner un bon conseil et inspirer l'amour de l'étude, du travail et de la piété.

Après s'être ainsi récréé quelque temps avec cet enfant, ou s'être entretenu avec lui comme on le dit parfois du vent et de la pluie, notre brave Mentor amenait adroitement l'occasion de lui faire une demande qui le concernât de plus près. Il lui demandait par exemple : — As-tu encore tes parents et fais-tu ton possible pour les satisfaire par ta conduite, as-tu soin de prier pour eux ?

— Quelle a été ta note de conduite la semaine dernière ?

— Combien y a-t-il de temps que tu n'es allé te confesser ?

— J'aurais besoin d'obtenir une grâce ! Voudrais-tu venir demain avec moi te confesser et faire la sainte Communion à mon intention ?

— Veux-tu que nous allions trouver D. Bosco ? Viens, il nous dira une parole à chacun en particulier etc., etc.

Dans la classe, les maîtres et les surveillants, les chefs d'ateliers et assistants dans les laboratoires n'avaient pas d'autre but. Chacun s'efforçait de guider ses élèves à l'accomplissement de leur devoir, au bon ordre, au travail, à l'étude, à la vertu, plus par la douce force de l'amour que par la crainte, plus pour le bien de l'âme que pour celui du corps, plus en vue du ciel que pour les intérêts de la terre.

Tous, en un mot, s'inspiraient des exemples et des paroles de D. Bosco, leur commun désir, leur sollicitude à tous était de chercher, d'amener, de saisir adroitement toutes les occasions possibles pour conserver ou conduire au service de Dieu les enfants de l'Oratoire et sauver ainsi leurs âmes.

L'une des maximes les plus fidèlement pratiquées était de faire passer Dieu dans le cœur des enfants non point seulement par la porte de l'Eglise, mais par celles des classes ou des ateliers. Tous s'industrièrent à y réussir, mais avec tant de prudence et de modération que ces jeunes esprits, objet de cet empressement charitable, ne s'apercevaient, pour ainsi dire, pas de cette sainte diplomatie, mais arrivaient bientôt à sentir clairement et à constater par une heureuse expérience que c'était chose bien plus douce d'être pieux et vertueux que sans dévotion et méchant.

Tous regardaient l'Oratoire comme leur maison bien-aimée, ils chérissaient leurs supérieurs comme les amis de leur âme.

Ce travail apostolique, cette chasse et cette pêche des âmes, s'il nous est permis de lui donner ce nom, fut surtout exercée d'une manière plus spéciale pendant le mois de mai 1861. Le but de ce redoublement de zèle charitable était un hommage à la T.-S. Vierge Marie, envers laquelle D. Bosco s'étudiait à répandre dans nos âmes une dévotion tendre et solide. Il nous enseignait à l'aimer comme la plus aimante des Mères, tout en l'invoquant et l'honorant comme la plus puissante des Reines.

Nous sommes heureux d'indiquer ici les principales pratiques auxquelles nous avions recours, soit en public, soit en notre particulier, pendant tout le durée de ce beau mois si cher aux fils dévoués de Marie.

Chaque soir, nous nous réunissions dans notre église de Saint François de Sales, après le chant d'un cantique à la T.-S. Vierge, avait lieu la lecture du jour, faite dans un petit livre, composé tout exprès pour nous et imprimé par D. Bosco: (*Le Mois de Mai*, par Dom Jean Bosco, librairie Salésienne, Turin).

Après cette lecture avait lieu la bénédiction du T.-S. Sacrement.

Le matin le tribunal de la pénitence était entouré d'enfants avides de se réconcilier avec Dieu; le banquet des Anges était si fréquenté, que chaque jour de ce mois béni, paraissait un jour de communion générale.

Dans le courant de chaque récréation on pouvait voir les enfants se succéder presque sans in-

terruption et en grand nombre devant l'autel de la T.-S. Vierge; plusieurs sacrifiaient à cette satisfaction de leur piété filiale une bonne partie de leurs divertissements et restaient là tout occupés à la prière ou bien à la lecture de quelque livre consacré au récit des gloires de Marie.

Les abbés et les jeunes-gens les plus instruits avaient fait une abondante moisson de charmants exemples et s'en allaient tirant de ce précieux trésor quelque trait édifiant à raconter agréablement tantôt dans un groupe et tantôt dans un autre. Ils s'ingéniaient avec toutes les ressources de leur imagination par la chaleur communicative de leur amour sincère, ils s'ingéniaient à faire connaître les prérogatives, les vertus et les miséricordes de la grande Mère de Dieu pour augmenter le nombre de ses fils et les enflammer de son céleste amour, sauvegarde puissante et stimulant toujours efficace du saint amour de Dieu.

Après le souper, avant la prière du soir, réunis au milieu de la cour ou rassemblés sous les portiques, plusieurs prenaient plaisir à chanter des cantiques à Marie, rivalisant ainsi à chanter plus purement à la gloire de Celle qui, pendant ce mois, occupait seule, après Dieu, tout notre esprit et tout notre cœur.

Une autre rivalité commune à tous, artisans ou étudiants, était une noble émulation à tenir une parfaite conduite sous tous les rapports, afin d'arriver à la fin du mois au bonheur d'avoir la satisfaction de présenter à la Reine du ciel une couronne formée des dix de conduite régulièrement obtenus.

• Comme si toutes ces pratiques n'avaient encore pu suffire à l'effusion complète de la piété de ces chers enfants envers leur très-douce Mère, chaque atelier, chaque dortoir avait encore un petit autel sur lequel trônait une gracieuse image de Marie, entourée de fleurs, de lampes et de cierges.

Les enfants avaient pris sur eux la charge de supporter la dépense nécessaire; les artisans donnaient une partie de l'étréne à laquelle ils avaient droit à raison de leur travail à la fin de chaque semaine, les étudiants offraient le peu d'argent ou les menus objets dont ils pouvaient disposer.

Le soir, après la prière en commun, dans chaque dortoir, avant de se mettre au lit, les enfants se réunissaient tous autour de l'abbé leur surveillant, au pied du petit autel et récitaient alternativement avec lui sept *Ave Maria* en souvenir des sept allégresses et, les vendredis et samedis, des sept douleurs de la T.-Sainte Vierge. Après cela, chacun, satisfait et heureux d'avoir, pour ainsi dire, souhaité le bonsoir à sa Mère et reçu sa bénédiction et ses caresses maternelles, s'en allait prendre un doux repos.

Dans les jours de fête, et le jour de la clôture du mois, un abbé, chargé de ce soin par les supérieurs, faisait un petit discours en l'honneur de Marie, s'exerçant ainsi à la prédication de la parole divine, sous les auspices de Celle que l'Eglise salue à bon droit du titre de Reine des Apôtres: *Regina Apostolorum*.

Le Seigneur ne manqua pas de bénir ces saintes

industries et le sage emploi de ces moyens de charité et de religion ; il les couronna de fruits salutaires. Nous ne nous souvenons pas avoir jamais vu la piété et la bonne conduite briller parmi nous d'un plus grand éclat. Jamais les artisans n'ont été plus actifs, plus amis du travail, les étudiants plus affectionnés à leurs devoirs de classe, les maîtres et les surveillants plus affectueusement secondés dans leurs travaux.

L'ordre parfait que nous constatons ici nous fournit la preuve la plus claire que la religion est un fondement assuré comme un moyen des plus efficaces pour une sage éducation ; nous pûmes aussi constater que la charité, le zèle et l'affabilité de celui qui instruit et dirige arrive toujours à gagner l'esprit et le cœur des enfants, à les éloigner du vice, à les remplir d'amour pour la vertu, à les rendre de bons chrétiens et de sages citoyens ; en un mot, que pour former les esprits au bien, la méthode préventive est à préférer de beaucoup au système répressif.

Cette année fut, pour ainsi dire, l'âge d'or de notre Oratoire, et Dom Bosco put, à bon droit, nous communiquer plus tard ses desirs ardents de voir cet âge d'or revenir entièrement parmi nous et s'étendre à toutes ses maisons actuelles et futures.

Mais, si cette bonne conduite des enfants et ce zèle de leurs supérieurs devaient être agréables au ciel, par la raison même des contraires, ils furent intolérables à l'enfer, et ce dernier, par la permission de Dieu, s'efforça d'en prendre sur nous une terrible vengeance ainsi que nous allons l'expliquer.

C'était le soir du 15 mai. Dans le dortoir dit de St. Louis, au dernier étage de notre humble habitation, à l'exposition du nord-est et du midi, dont une partie était située au dessus de la chambre de Dom Bosco. Le mois de Marie se pratiquait avec un zèle plus particulier dans ce dortoir, de la manière que nous venons de décrire. Une soixantaine de jeunes artisans s'y trouvaient réunis sous la surveillance de l'abbé Jean Bonetti. Tous se rappellent qu'après avoir récité, comme de coutume, les sept *Ave Maria* traditionnels en l'honneur de la T.-Sainte Vierge, le surveillant, poussé on ne sait par quel sentiment, invita les enfants à réciter encore trois fois la Salutation Angélique : « Récitons encore, leur dit-il, trois *Ave Maria* pour que la bienheureuse Vierge nous préserve de tout malheur. » Les enfants, surpris d'une semblable nouveauté, récitèrent avec lui ces *Ave Maria* avec un redoublement de ferveur ; puis, tous gagnèrent leurs couchettes. Peu de temps après minuit, lorsque la communauté toute entière était plongée dans le premier sommeil, un grand orage se soulève, les éclairs sillonnent le ciel, le tonnerre éclate de la façon la plus épouvantable ; enfin, vers une heure du matin, le dortoir apparaît tout-à-coup comme envahi par les flammes d'un puissant incendie et soudain retombe dans les ténèbres, tandis qu'en même temps une explosion formidable se fait entendre et secoue la maison jusque dans ses fondements ; aussitôt après, un bruit de décombres, des lamentations, des gémis-

sements, des cris à glacer le cœur d'angoisse et d'épouvante. La foudre était tombée sur le dortoir, attirée par le sommet d'une cheminée ; elle avait démolé le toit et la soupente, renversant des tuiles, des briques et des décombres sur les lits des enfants, dont plusieurs se trouvaient comme ensevelis sous ces ruines. Décrire la consternation commune est impossible ; l'un pleure, l'autre gémit, l'autre invoque à haute voix Marie, un autre appelle Dom Bosco, tel autre s'enfuit, un autre tombe en voulant fuir ; on eût dit une scène de la fin du monde.

Au bruit de la détonation, aux cris poussés de toutes parts, le surveillant saute en bas du lit comme atterré, il se hâte de se procurer de la lumière et porte aussitôt les premiers secours. Puis à la vue de quelques enfants couverts de décombres, et surtout de l'un d'eux nommé Jules Peroncini, qui paraissait n'être plus qu'un cadavre, il envoya de suite avertir Dom Bosco du sinistre, et réclamer son assistance et celle de quelques autres. L'envoyé, dans l'égarément de son imagination trop vivement frappée, rapporte à Dom Bosco que la plus grande partie des enfants avaient été tués.

Mais, tandis que tout cela arrivait au dessus de sa chambre, le pauvre D. Bosco passait lui aussi un bien triste quart d'heure.

Il faut savoir que la cheminée par laquelle entra la foudre était celle de la chambre, où se trouvait le lit de notre bon Père. L'électricité, précipitée dans cet étroit espace et ne trouvant plus d'issue s'attacha à son lit de fer et le souleva avec lui dans les airs, l'entourant d'une éblouissante lumière ; si bien que, pour un instant, il put paraître le prophète Elie emporté sur son char de feu.

Quelques secondes après, toute lumière s'éteignit et le lit frappa sur un prie-Dieu, avec une telle violence que le contre-coup précipita Dom Bosco sur le pavé déjà tout couvert de décombres. Au premier abord, le pauvre homme crut s'être esfondré avec son lit dans le dortoir du dessous sur les lits de ses fils. Cependant, après s'être relevé, il marcha à tâtons, palpant çà et là pour se rendre compte du lieu où il se trouvait, craignant de précipiter la chute de quelque pan de mur en ruine, ou même de le recevoir sur la tête. Comme il plut à Dieu, après quelques pas, ses mains rencontrèrent un petit tableau et le bénitier pendu au mur à la tête de son lit. Il eut alors l'assurance d'être encore dans sa chambre et, saisissant le cordon de sonnette qui pendait à son chevet, il fit entendre un puissant carillon en même temps qu'il appelait à lui les jeunes Joseph Réano et Joseph Rossi qui dormaient dans une chambre voisine ; puis, se couvrant de son mieux, il attendit.

Nous allons laisser la parole au jeune Réano. Lui même a fait le récit que l'on va lire, écrit de sa propre main.

« Une formidable détonation se fit entendre auprès de nous, notre chambre parut comme enflammée. Puis, un silence sépulcral, qui dura près d'une minute. Puis, l'appel désespéré de la son-

nette de Dom Bosco. Tous deux, nous nous sommes écriés en même temps: — O mon Dieu! quelque malheur! — Après avoir pris, en toute hâte, les vêtements indispensables et allumé notre lampe, nous avons couru, tout anxieux et tremblants, dans la chambre de Dom Bosco.

» Arrivés auprès de son lit, il nous regarda en souriant et nous dit avec la plus grande tranquillité et le calme le plus parfait: « Regardez donc ce qu'il y a là au milieu de la chambre; » et nous vîmes des briques couvertes de suie tombées de la cheminée.

Dom Bosco finissait à peine de parler, lorsque nous entendons frapper à la porte de notre chambre. Je laisse Dom Bosco et vais ouvrir la porte; j'aperçois le jeune artisan Jacques Ballario; le pauvre enfant, dans son épouvante, pouvait à peine parler. — Réano, me dit-il, par charité, dis de suite à Dom Bosco qu'il se hâte de venir dans notre dortoir; la foudre est tombée; le toit et les greniers sont tombés sur les enfants; un grand nombre d'entre eux sont morts. —

» Dom Bosco avait entendu confusément ces paroles. Il m'appela donc de suite et me demanda ce qui venait d'arriver. Je lui rapportai ce qu'avait dit l'enfant.

» — *O mon Dieu!* s'écria-t-il avec une expression qui déchirait le cœur, *mais, vous l'avez voulu, Seigneur, et j'adore vos décrets.*

» Puis s'adressant à moi: — Va vite voir ce qu'il en est et reviens aussitôt me rendre compte.

» Je cours à l'étage supérieur et à peine entré dans le dortoir je sens une odeur intolérable de soufre. J'avance, et j'entends des cris, des gémissements et des pleurs. En ce moment, j'ai senti mon cœur se serrer, et mes yeux se sont remplis de larmes. Le dortoir était fort long et à deux rangées de lits.

» Plus des deux tiers du plafond et du toit s'était écroulé. Je m'avançai vers le fond du dortoir et trouvai pis encore. Plusieurs lits s'étaient effondrés sous le poids des décombres; le visage de plusieurs enfants était couvert de sang; l'un d'eux avait le visage comme bronzé par la foudre (1); d'autres, étourdis par la secousse, semblaient comme hébétés.

» Un pauvre cordonnier, nommé Jean Vairolati, s'était évanoui, deux de ses camarades le soutenaient sur son lit et l'arrosaient d'eau fraîche, s'efforçant inutilement de lui faire reprendre ses sens. Il semblait devoir expirer entre leurs bras.

» D'autres, malgré tout ce tapage, n'avaient point encore fait un seul mouvement, on les croyait morts. Je me hâtai de revenir auprès de Dom Bosco pour le mettre au courant de tout. Il avait eu le temps de s'habiller et courut immédiatement sur le lieu du désastre. »

Ici se termine le récit de notre ancien condisciple Réano, confirmé par les souvenirs de plusieurs d'entre nous, témoins oculaires du fait.

Dès que Dom Bosco parut dans le dortoir, les enfants poussèrent un soupir de soulagement, comme s'ils avaient aperçu quelque ange consolateur.

Tous ceux qui se trouvaient sur pied s'empresèrent autour de leur bon père. Ils tremblaient comme des feuilles agitées par le vent; leurs traits étaient si bouleversés que Dom Bosco ne pouvait plus les reconnaître.

Cependant à travers les décombres et les plâtras, il s'approcha successivement des lits de ceux de ses enfants qui semblaient les plus grièvement frappés. Il ne tarda pas à s'apercevoir que le mal était loin d'être aussi grave qu'on le lui avait d'abord annoncé et, de tout son cœur, il remercia le bon Dieu.

Par son ordre, on courut bien vite prendre de l'eau fraîche et du vinaigre et, de sa propre main, il se mit à laver les blessures et meurtrissures de ses chers enfants.

Après avoir ainsi couru au plus pressé, il s'approcha du jeune Vairolati, toujours évanoui; par deux ou trois fois, il l'appela très-fort par son nom; enfin, le pauvre enfant, qui n'avait jusqu'alors fait aucun mouvement, ouvrit les yeux, respira longuement, aspirant l'air avec force et, d'une voix qui avait peine à sortir, mais était cependant intelligible, il dit: « Oh! Dom Bosco! » Peu à peu la connaissance lui revint entièrement, il n'avait eu d'autre mal qu'une extrême frayeur et il put de suite s'unir à ses compagnons.

Dom Bosco s'avança enfin vers le jeune Perroncinii qui restait toujours immobile dans son lit. Tous croyaient que cet enfant avait été foudroyé; nul, en conséquence, n'avait encore osé s'approcher de lui pour le secouer; sans doute parce que chacun craignait d'augmenter encore la consternation générale en constatant d'une manière certaine que ce n'était plus qu'un cadavre.

Dom Bosco fait approcher la lumière du visage de l'enfant, il l'examine et voit que le pauvre garçon est blessé au visage. Un petit éclat de roseau mêlé avec les décombres du plafond lui avait traversé la joue et ressortait près de la paupière inférieure de l'œil droit. Dom Bosco tenta de l'extraire en la prenant avec l'extrémité des doigts; mais il ne put réussir à la saisir. Il demanda donc une paire de ciseaux et s'en servant comme de pinces, il réussit à retirer l'éclat de roseau.

Aussitôt, celui que l'on avait cru mort se secoua brusquement et, s'imaginant que quelqu'un de ses camarades lui avait fait quelque malice, il donna un violent coup de poing à Dom Bosco en criant en dialecte piémontais: *Baloss gram, lasme deurmi.* « Vilain méchant, laisse-moi dormir. » Il est plus facile de concevoir que d'exprimer la joie dont les assistants furent remplis en entendant ces mots: tous, y compris Dom Bosco lui-même, partirent d'un bruyant éclat de rire, tant à raison du plaisir qu'ils éprouvaient d'avoir enfin la certitude qu'un pareil désastre n'avait fait aucune victime, que par la détente naturelle provoquée par le contraste de cet incident burlesque succédant inopinément aux sombres impressions et aux angoisses du premier moment.

La protection de Dieu, s'était montrée visiblement; aussi les enfants, certains désormais que tous leurs camarades avaient la vie sauve, ne voulurent plus se remettre au lit, bien qu'il ne fût en-

(1) C'était le jeune Modesto Davico, aujourd'hui prêtre salésien et professeur à notre Oratoire de Turin.

core que deux heures du matin, mais, descendant à l'église avec Dom Bosco, ils se confessèrent tous, puis, dès qu'il fut possible de commencer la sainte Messe, dite par Dom Michel Rua, ils l'entendirent tous avec une dévotion exceptionnelle et firent la sainte communion pour remercier Dieu et la Vierge Immaculée de les avoir, pendant cette nuit, préservés d'un danger de mort certain.

Vers les cinq heures du matin, lorsque la cloche donna le signal du lever pour la communauté, les protégés de Marie avaient pu déjà donner libre cours à l'effusion de leur reconnaissance; et ils s'en allaient, racontant à tous leurs camarades des autres dortoirs les événements de cette nuit mémorable, exaltant auprès la divine miséricorde et la maternelle bonté de la Vierge puissante.

Dom Bosco, lorsqu'il racontait ce fait, l'attribuait au démon et disait en plaisantant: — Ce grossier personnage méconnaît toutes les règles de la bonne éducation; on ne saurait être plus vilain; il vous donne des secousses à déboîter les os. En fait de musique, il est un stupide qui ne sait battre la mesure et ignore l'harmonie; il frappe à contre-temps et fait un fracas de malheur à rompre les oreilles à ceux-mêmes qui dorment le plus profondément.

Dom Bosco ménageait encore notre adversaire; il s'était en effet montré non pas seulement grossier personnage et mauvais musicien, mais cruel homicide; si Dieu le lui avait permis, il nous aurait brûlés vifs pendant cette nuit, ou bien nous aurait écrasés sous les ruines de notre maison comme il le fit un jour pour les fils du saint homme Job.

Le dimanche suivant, fête de la Pentecôte, après les vêpres et le sermon, un *Te Deum* solennel fut chanté par tous les enfants de notre Oratoire, internes et externes réunis, en présence d'un grand nombre de nos bienfaiteurs accourus pour se réjouir avec nous et triomphants de voir favorisée par Dieu même et défendue par sa Providence, une œuvre qu'ils soutenaient avec une si louable charité; plusieurs même, au prix d'assez grands sacrifices.

Cependant, plusieurs journaux mal intentionnés, annonçant que la foudre était tombée sur notre maison, se plaisaient à repandre aux quatre vents du ciel qu'il y avait eu des morts.

La *Gazzetta del Popolo* entr'autres, réussissait à peine à dissimuler un peu la haine qu'elle entretenait contre notre Oratoire pour avoir vu tous ses efforts demeurer inutiles l'année précédente, et n'avoir pu réussir à le faire fermer. Dans son jargon inconvenant et impie, elle publiait ces malignes et mensongères paroles:

« Dans la nuit de lundi à mardi dernier, la foudre est tombée; devinez un peu dans quel endroit? Précisément sur ce ravier de malheureux, que le théologien Bosco (le moderne *Loriquet*, fameux par son histoire d'Italie, toute de cœur pour l'Autriche) recueille dans nos campagnes et instruit d'après ses principes pour peupler notre pays d'hypocrites et de bigots.

» L'un de ses malheureux élèves succombait, les autres restaient avec des blessures.

« S'il se fût agi d'un collège libéral, les prêtres n'auraient pas manqué de s'écrier: « Voilà la main de Dieu. »

» Comme nous avons un peu plus de respect pour cette main, nous ne lui donnerons jamais le tort d'un homicide » (N. 139, lundi 20 mai 1861).

A ce propos, nous faisons remarquer seulement en passant que la *libérale Gazette* publiait ces lignes à Turin même et six jours après l'événement; c'est-à-dire dans le lieu même, où rien ne lui était plus facile que de connaître la vérité dans tous ses détails et, lorsqu'elle avait eu cent occasions de s'en assurer. Mais, pour certains journaux, le mensonge est un moyen de vivre, le blasphème et la calomnie est pour eux un métier et la source de leurs gains.

Quant aux insultes dont cette feuille nous couvrait alors, nous sommes maintenant en mesure de lui répondre, par des preuves éclatantes exposées aux yeux du monde, que ces *malheureux*, ces *hypocrites* et ces *bigots* de Dom Bosco, instruits par lui dans l'exercice d'une profession mécanique ou formés pour une carrière libérale, mènent aujourd'hui la vie la plus honorée dans la société civile et sont tous joyeux d'avoir reçu l'éducation qui les a mis à même de se rendre utiles pour eux-mêmes et pour leurs frères, soit comme bons ouvriers ou patrons, soit comme avocats, professeurs, officiers de l'armée ou prêtres exemplaires. Bien plus, beaucoup d'entre eux, pleins de générosité, prodigues de tout ce qu'ils pouvaient avoir ou sacrifier, jusqu'à leur vie même, ont déjà pénétré dans la Patagonie, où ils portent la lumière de la religion et les bienfaits de la civilisation à des tribus sauvages et barbares, véritables bienfaiteurs de la pauvre humanité.

Nous avons donc, indépendamment des circonstances mêmes du fait, bien des raisons de croire que la main de Dieu, dans cette nuit mémorable, comme aussi dans la suite, a toujours été pour nous et avec nous, et nous invitons la *bonne gazette* à avoir désormais pour cette main divine encore *un peu plus de respect* en admirant davantage et sachant mieux reconnaître ses véritables effets. Mais revenons à nos moutons.

La chute de la foudre fit naître en plusieurs de nous le désir de voir Dom Bosco faire mettre un paratonnerre sur notre maison; ils lui en parlèrent le jour même.

— Vous avez raison, répondit-il, nous y placerons une statue de la Très-Sainte Vierge. Notre bonne Mère du Ciel nous a si bien préservés de la foudre pendant cette nuit, que ce serait une véritable ingratitude de mettre notre confiance en d'autres qu'en Elle.

On se procura donc une statue et notre entrepreneur de maçonnerie, Charles Buzzetti, fit préparer un échafaudage et le piédestal sur lequel devait reposer la statue; et, Dom Bosco, un jour de fête, après la bénédiction du Très-Saint Sacrement donnée à l'issue des Vêpres, monta sur cet échafaudage et, revêtu du surplis et de l'étole, entouré de plusieurs abbés en habit de chœur, il bénit solennellement l'image de notre protectrice, puis, du haut de cette chaire, sans aucun doute,

la plus haute du monde, il fit aux enfants réunis à portée de la voix dans la cour qui s'étendait devant la maison, une chaleureuse exhortation à honorer, à aimer la Très-Sainte Mère de Dieu et à mettre toujours en Elle toute leur confiance. Puis, il entonna le cantique : *Lodate Maria...* « Louez Marie, ô langues fidèles ! »

Les enfants continuèrent le cantique jusqu'à la fin avec un élan et une affection indescriptible. La musique instrumentale les accompagnait et rivalisait avec eux de zèle pieux à remplir le ciel d'un harmonieux concert à la gloire de notre céleste Protectrice.

La statue fut placée sur le point le plus élevé de la maison, près du lieu même frappé par la foudre ; elle y demeura jusqu'au jour où cette partie du bâtiment fut encore prolongée ; transportée alors sur la façade de ce même corps de bâtiment, elle s'y voit encore et nous rappelle continuellement la bienveillance maternelle de Marie Auxiliatrice. — Quiconque met son espoir en moi, semble-t-Elle nous redire, n'a jamais été, et ne sera jamais confondu.

BIBLIOGRAPHIE.

L'abbé Hetsch ; Paris, Poussielque frères, 15, rue Cassette.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner communication d'une lettre que Dom Bosco vient d'adresser à l'auteur d'une très-attachante et très-remarquable vie de l'un des plus humbles, mais aussi des plus éminents collaborateurs de monseigneur Dupanloup, monsieur le chanoine Albert Hetsch, ancien supérieur du Petit-Séminaire d'Orléans.

Oratoire de Saint-François de Sales,
Turin, 2 mars 1885.

MADemoiselle (Du Boys)

Je vous remercie de m'avoir adressé votre bel ouvrage sur la vie de monsieur Hetsch ; c'est d'un travail consciencieux et important. Je vous remercie surtout d'avoir consacré votre talent et vos veilles à faire connaître une âme si pleine d'élévation et de puissance, si riche de tous les dons de la nature et de la grâce.

Monsieur l'abbé Hetsch est l'un des rares éducateurs de la jeunesse qui ont su comprendre le sens véritable de leur noble mission et l'esprit qui doit présider à son accomplissement.

Il ne s'agit pas en effet seulement d'arriver à plier une jeune âme sous les lois sévères d'une discipline rigoureuse et à charger un jeune esprit d'un bagage scientifique et littéraire plus au moins complet ; il faut, avant tout, sous peine de n'obtenir que des résultats éphémères, il faut obtenir que l'enfant se porte de lui-même et joyeusement au travail et à l'exercice des vertus. Il faut dé-

velopper en lui, tout en le dirigeant et le réglant, cet esprit d'initiative et de travail personnel, qui seul peut donner à l'homme d'atteindre toute la valeur dont il est capable, et de rendre tous les services que l'on est en droit d'attendre de lui.

Pour cela, la douceur est une voie bien sûre que la contrainte ! Il faut toucher et convaincre en s'adressant au cœur et à la raison.

Il faut produire l'amour du travail avec le sentiment du devoir et de la responsabilité personnelle, en leur donnant à l'un et à l'autre la piété pour sauvegarde et pour appui.

Voilà ce que monsieur l'abbé Hetsch a su faire et ce que vous avez su fort heureusement nous montrer.

Disciple de monseigneur Dupanloup, dont il appliquait les idées en leur imprimant son cachet personnel, l'abbé Hetsch a réalisé, sous l'inspiration du grand Evêque, une œuvre qui mérite d'avoir sa place dans l'histoire de l'éducation chrétienne.

Recevez, mademoiselle, l'assurance de ma respectueuse reconnaissance pour vous et toute votre honorable famille.

J'ai l'honneur d'être

Votre très-obéissant serviteur

Abbé J. Bosco.

Voici après la lettre de Dom Bosco, une courte analyse que nous empruntons à la *Semaine religieuse de Marseille*.

« L'abbé Hetsch tour à tour brillant élève de l'Université allemande de Tubingue, disciple d'Hégel, catéchumène aspirant au catholicisme, prêtre formé par les Messieurs de Saint-Sulpice dans le Grand-Séminaire d'Orléans, a été un des plus dévoués et plus intelligents collaborateurs de Monseigneur Dupanloup, qui avait su s'entourer d'une pléiade d'hommes d'étude, et d'une singulière valeur. La vie qui vient d'être publiée par la même main délicate qui racontait naguère les derniers jours de Mgr. Dupanloup, offre le plus touchant intérêt. On voit par quelle mystérieuse voie cette âme droite, amie de la science, a su par la force même du raisonnement se soustraire aux nuageuses philosophies allemandes et parvenir comme nécessairement à la vérité catholique. Le merveilleux intervient plus d'une fois dans ce chemin d'un cœur loyal vers l'unité, mais ce que le journal de l'étudiant converti nous révèle montre combien il était digne de ces prévenances exceptionnelles de la Providence par sa droiture et par la pureté de ses intentions. Si la logique de ses déductions l'a conduit à la foi, la délicatesse de son amour le pousse jusqu'à l'héroïsme quand il s'est converti. Mais aussi quel guide et quel ami ne rencontre-t-il pas en Mgr. Dupanloup ? L'Evêque a découvert la valeur intellectuelle qu'il possède : il le place à la tête de son célèbre Séminaire de La Chapelle où par lui, la passion des fortes études devient comme une admirable contagion ; que de précieux enseignements les éducateurs de la jeunesse n'auront-ils pas à puiser dans cette

part de l'existence de M. l'abbé Hetsch? Mais bientôt son action élargit son domaine. Le voici fondateur et supérieur de l'Oratoire diocésain, dans lequel les maximes et la règle du B. Holzhauser opèrent des prodiges parmi les meilleurs du clergé. Les derniers chapitres nous le montrent tour à tour pendant l'occupation d'Orléans par les Prussiens, à Montpellier où l'exile sa santé, à Rome où sa nature si singulièrement artiste se perfectionne encore. C'est là qu'il écrit un remarquable projet d'apologétique qui lui vaut les meilleures approbations de Pie IX. Sous le regard du Pape il crée un bureau diocésain des œuvres orléanaises dont, l'ardent organisateur pendant sa vie, il sera bientôt du haut du ciel le protecteur incessant. En effet, durant son nouveau voyage il s'endort dans la ville éternelle, riche de mérites, universellement pleuré. Il y a beaucoup à prendre dans cette vie écrite avec charme, les prêtres y verront quelle irrésistible influence assure l'abandon de soi entre les mains de Dieu, pour la sanctification des âmes, les fidèles admireront le mystérieux travail par lequel l'éternelle vérité a façonné cette âme qui se révèle au lecteur avec les caractères les plus attrayants. L'auteur, auprès de qui l'abbé Hetsch reçut si souvent avec son Evêque vénéré la plus respectueuse hospitalité, a pu saisir, comme à la dérobée, les traits avec lesquels il a reconstitué ce personnage sympathique que sa plume a su rendre vivant.

(Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris. — Prix 3 fr. 50).

« LE MONITEUR DE ROME »

et nos missions salésiennes.

Un excellent journal catholique, *Le Moniteur de Rome* (1), veut bien encore ajouter à ses titres à notre reconnaissance, et consacrer à nos missions de Patagonie un article où nous retrouvons toute la bienveillante sympathie que ce vaillant défenseur des intérêts catholiques nous a déjà si éloquemment témoignée.

Nous ferons, sans aucun doute, plaisir à nos Coopérateurs en reproduisant ici cet article paru dans le N. 95 en date du dimanche 26 avril dernier, sous ce titre :

Variétés.

ENCORE UN MOT

SUR LA PIEUSE SOCIÉTÉ DES SALÉSIENS.

« Après une traversée où il a eu à subir d'affreuses tempêtes, le nouveau Vicaire apostolique de la Patagonie, Monseigneur Cagliero, missionnaire salésien, vient d'arriver sain et sauf, d'abord

à Montevideo, puis à Buenos-Ayres. Il était accompagné d'un certain nombre de prêtres et de maîtres-ouvriers de son ordre, ainsi que de plusieurs sœurs de Marie Auxiliatrice, qui sont à la Société Salésienne ce que les sœurs de St. Vincent de Paul sont à la Congrégation des Lazaristes.

» La République Argentine, dont Buenos-Ayres est la capitale, est comme un vaste portique, qui s'ouvre sur les immenses plaines de la Patagonie.

» Ces plaines mornes et désolées, n'étaient jusqu'ici que très-incomplètement connues. Les Salésiens y pénétrèrent peu à peu et explorent les points les plus ignorés.

» Une profonde émotion doit faire battre le cœur du missionnaire quand il s'enfonce dans ces plaines ou dans ces vallées, où jamais, depuis la venue de Jésus-Christ, n'a été annoncé son Evangile, où la croix n'a été plantée nulle part, où l'eau du baptême n'a encore coulé sur aucun front d'indigène et où a régné jusqu'à présent la pleine nuit de la barbarie. On assure que la lumière de certaines étoiles ne nous arrive sur la terre qu'après plusieurs milliers d'années. S'il a fallu près de dix-neuf siècles pour que les premiers rayons de la vérité aient pu pénétrer de l'orient jusqu'à ces extrémités de l'occident, de la crèche de Bethléem aux *Tolderias* de la Patagonie, du Mont-Thabor aux Cordillères, qu'est-ce que cet espace de temps par rapport à l'éternité?...

» C'est à ce point de vue de la foi qu'il faut surtout considérer les missions salésiennes dans la Patagonie. Elles ont aussi des établissements à Rio-Janeiro, et jusque sur le fleuve des Amazones, où elles doivent desservir le *Christophore*, bateau à vapeur, destiné à porter la lumière de la foi sur les rives de ce fleuve géant.

» Or, cet Ordre nouveau et fécond devrait être favorisé particulièrement par le gouvernement italien, au point de vue de la politique coloniale. De nombreuses émigrations d'Italiens se sont portées dans l'Amérique du Sud, et, particulièrement, dans la République Argentine. Les Italiens qui font partie de la grande race latine, en possession de ces vastes contrées, doivent être patronés puissamment par le gouvernement italien, auprès de ces républiques naissantes. La République Argentine, quoi qu'envahie jusqu'à un certain point par la franc-maçonnerie, sent elle-même le besoin de civiliser, au moyen de la religion, les Indiens des Pampas et de la Patagonie. Ces anthropophages viennent sans cesse faire des excursions sur les terres des colons, et enlever dans des *razzias* leurs innombrables troupeaux.

» Pour repousser leurs invasions sans cesse renaissantes, les Argentins ont, en vain, lancé dans les Pampas 28 ou 30 expéditions successives, ils ont inutilement brûlé les *Tolderias* des Indiens, fait cinquante mille prisonniers, qu'ils ont transportés à l'intérieur du pays et assujettis aux travaux les plus pénibles (1).

(1) Voir l'ouvrage intitulé : « Dom Bosco et la pieuse Société des Salésiens, » par M. Albert du Boys — Paris 1884 — 29, rue de Tournon, Jules Gervais, libraire-éditeur.

(1) International et quotidien. — Bureaux — Rome, Piazza del Gesù, 8 (à l'angle de la Via Celsa).

» D'autres Indiens les ont remplacés, et jusqu'à ces dernières années, les invasions ruineuses se sont succédé sur les frontières des Pampas.

» La République Argentine a renoncé, maintenant, à ce système d'extermination. Elle semble avoir reconnu que le meilleur moyen de désarmer ces sauvages, c'est de les christianiser.

» Le gouvernement italien cherche, dit-on, à supplanter en Afrique et en Asie les missionnaires français indignement abandonnés et privés de tout secours par le gouvernement de cette impolitique et imprévoyante République. En Amérique, les Salésiens n'auraient à supplanter personne. Pombal et d'Aranda, en chassant les Jésuites du Brésil, du Paraguay, de l'Uruguay et de la Banda Orientale etc., ont laissé à remplir une place vide, qui se repeuple peu à peu.

» L'éducation de l'âme des sauvages, voilà ce que ne saura jamais faire le rationalisme le plus sincèrement philanthropique. La bonne volonté humaine n'y suffit pas : il y faut la foi.

» Les gouvernements les plus étrangers à l'idée de Dieu sont obligés de le reconnaître, sans pouvoir le comprendre.

» Ne faites donc pas de la propagande une institution purement civile, vous lui ôteriez toute son autorité, toute sa vertu, tous ses moyens d'action. Vous la rendriez à jamais stérile.

» Si vous ne voulez plus des anciens ordres religieux, malgré les services qu'ils ont rendus, recourez aux Congrégations nouvelles, qui ont tâché de mieux s'adapter aux exigences des temps. Les Salésiens, fondés par Dom Bosco, semblent réaliser l'idéal actuel des missions dans les contrées encore sauvages.

» Cet ordre, italien par son origine, s'est assimilé déjà avec succès des éléments français et espagnols. C'est l'Ordre néolatin qui est destiné aux plus grands progrès dans l'avenir. Pie IX lui a donné sa forme définitive. Il survivra indéfiniment à notre génération, qui va bientôt disparaître avec le dix-neuvième siècle lui-même... »

L'UNITÉ DANS L'ÂME HUMAINE

ET DANS L'ÉCOLE CATHOLIQUE

OU

Jésus-Christ, notre âme et les études littéraires

I

« De l'unité de conscience, » tel est le titre que le savant prélat, dont nous pleurons encore la perte, Monseigneur Guiol, donnait, en 1883, à celui de ses ouvrages qui devait, hélas ! être le dernier.

Ce livre avait pour objet de rappeler à tous la nécessité d'établir, dans le sanctuaire de la conscience, l'unité qui seule peut y produire et y

maintenir l'ordre et la paix et, par conséquent, aussi la clarté, la vérité, la cohésion, la force, la beauté, la joie et surtout cette égalité parfaite, constante, universelle dont l'heureux privilège est de conférer à l'homme de cœur l'indispensable et précieuse prérogative de rester toujours, et en toutes choses, conséquent avec lui-même ; d'être en un mot l'un de ces nobles caractères marqués au coin de la fermeté, de la puissance et de la droiture.

— L'unité ! C'est la loi suprême, universelle !

Notre siècle aura l'honneur d'avoir formulé ce principe dans toute son étendue, d'avoir su l'étudier, le poursuivre et l'appliquer sur toutes les régions du vaste domaine, dans lequel l'âme humaine exerce ses différentes facultés.

Soit en effet que nous considérions simplement la vérité de l'être (l'essence), ou la réalité (l'existence) ; — soit que nous nous élevions jusqu'à la contemplation de ce que l'on a nommé *la beauté*, c'est-à-dire l'entière perfection de l'être relevée par le plus haut degré de splendeur, que puisse comporter sa nature ; soit enfin que franchissant tous les degrés intermédiaires, nous arrivions à la sainteté, c'est-à-dire à la plus haute et parfaite expression de la vie morale, prise à l'apogée de sa puissance et de sa surnaturelle beauté, rendue plus aimable encore par une douce et rayonnante bonté ; chacun de ces degrés si divers nous offre toujours l'unité comme dernière raison d'être, c'est-à-dire, indispensable condition, caractère essentiel et loi fondamentale.

Mais, arrivons au dernier sommet, arrivons à l'Être infini. Nous retrouvons encore l'unité !

L'unité ! c'est la loi de Dieu même, comme il a daigné nous le faire connaître en nous révélant le sublime mystère de son adorable Trinité.

De toute éternité Dieu dégage cette loi de la contemplation de sa Divine Essence et la reconnaît comme la loi première, fondamentale, de ses ineffables processions et de tout le développement simultané de sa vie supérieure et divine.

La Divine Science n'est autre chose que la parfaite connaissance que Dieu possède de Lui-même et de ses perfections. La loi de l'unité se trouve donc à la base même de la Science Divine avec son caractère de primordialité souveraine et d'absolue nécessité.

Or, les œuvres de Dieu sont toujours conformes à sa divine Science ; c'est pourquoi l'unité règne partout dans la création. Elle resplendit sur la plénitude harmonieuse de l'ensemble, comme dans le moindre et le plus infime détail.

— Monseigneur Guiol applique à la conscience cette loi suprême de l'Unité.

Par sa définition même de l'Unité de Conscience, le sage écrivain nous révèle l'unique moyen de réaliser en nous cette précieuse Unité.

(A suivre)

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI.

Stampardarena 1884 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.